

Lettres d'une Marraine a sa Filleule.

(SUITE.)

Je vous avouerai que ce qui m'a mise tout d'abord en méfiance dans le cas particulier dont il s'agit tient aux détails que vous m'avez donnés sur l'intérieur de madame D..... Mariée depuis cinq ans, elle a deux filles, et ses deux enfants grandissent loin d'elle : l'aînée vit à la campagne, chez la mère de madame D... ; la deuxième est en nourrice chez une jardinière depuis trois ans ; elle va les voir... de temps en temps, moyennant quoi sa tendresse maternelle se tient pour satisfaite. Je sais qu'il est des nécessités pénibles, qu'une femme forcée de travailler pour vivre est quelquefois obligée de se séparer de ses enfants. Tel n'est point la situation de madame D..., puisque son existence est aisée et assurée, et j'avoue que je cherche vainement une excuse qui lui soit applicable. Le parti qu'elle a pris est beaucoup plus commode pour elle et pour le cercle qui, à ce que vous me dites, se réunit presque quotidiennement chez elle. En effet, il s'est fondé depuis quelque temps une école, laquelle, à l'imitation des médecins de Molière, a placé, je suppose, le cœur à droite ; ses sectateurs ont découvert que les enfants étaient gênants, que les parents seraient dupes d'une fausse tendresse, et conduits par un sentiment instinctif, quasi bestial, en s'occupant de leurs enfants ; qu'il était suffisant de leur faire donner des soins matériels, et qu'en un mot il fallait se hâter de les écarter de soi, parce que leurs vagissements étaient ennuyeux quand ils sont petits, et leur présence gênante quand ils sont en âge de tenir compagnie à leurs parents.

Ces nouvelles doctrines ne prouvent qu'une chose : l'égoïsme et la sécheresse de cœur de ceux qui les préconisent ; si les amis de madame D..... ont eu assez d'influence sur elle pour la décider à cet arrangement singulier, cela prouve que cette influence est trop grande, et je condamne à la fois ceux qui l'ont exercée et celle qui l'a subie. Quel a été dans tout ceci l'avis de M. D....., du père des deux enfants éloignés de la maison paternelle ? Je devine son caractère en le jugeant d'après son consentement : M. D..... est sans doute un de ces êtres passifs, incapables peut-être de faire le mal, mais également incapables de l'empêcher.

Parmi les devoirs que les femmes ont à remplir

ici-bas, le plus important de tous est sans contredit le devoir de la maternité ; la nature en a fait le bonheur suprême, et en y attachant les joies les plus vives qu'une femme puisse éprouver, elle a rendu faciles tous les sacrifices dont il se compose : grâce à elle, les soins les plus rebutants deviennent doux ; les veilles, les fatigues, les inquiétudes sont supportées avec courage, et tout ce qui serait une cause d'affaiblissement pour les autres sentiments moins élevés est, au contraire, pour celui-ci un stimulant et une cause de durée éternelle. Celle qui ne peut être une bonne mère ne sera ni une bonne épouse ni une bonne amie ; elle sera toujours gouvernée, non par des principes, mais par des passions et par des instincts mauvais. Jeune, elle livrera sa vie aux plaisirs de la vanité, aux manèges de la coquetterie ; vicelle, elle sera la proie des sentiments qui sont la conséquence et le châtiment de l'oubli de ses véritables devoirs : elle sera jalouse et envieuse, et supposera toujours chez les autres les mauvais instincts qui l'auront guidée elle-même. Les événements ne se chargent pas toujours de nous punir ou de nous récompenser selon nos mérites ; la punition ou la récompense sont en nous mêmes, non ailleurs ; et si la justice distributive des biens et des maux nous semble quelquefois en défaut, c'est parce que nous ne pouvons lire dans l'âme de ceux que nous estimons heureux ou malheureux, en jugeant leur situation seulement au point de vue des avantages frivoles et des faits extérieurs. Ceux qui se sont affranchis des devoirs qu'ils avaient à remplir ne sont pas toujours tourmentés par le remords : une obscurité profonde règne dans certaines consciences dépourvues de l'intelligence nécessaire pour discerner le bien et le mal ; mais ils trouvent leur châtiment dans l'amertume des sentiments qu'ils éprouvent ; ils errent au hasard, sans règle, sans but déterminé ; ils n'ont eu en vue que leur propre satisfaction, et ils ne l'ont point trouvée, car elle n'existe que dans la certitude de n'avoir écarté de soi aucun des devoirs qu'on a eu à remplir ; tout ce qui est un lien est en même temps un frein qui nous garantit contre les écarts et nous fait parcourir notre route avec plus de sûreté. Voilà ce qu'ignorent les personnes qui, ainsi que